

1915 : UNE rentrée perturbée

Le club Archives a recueilli le témoignage de Mlle Mangin, directrice du collège de jeunes filles.

C.A. - Mademoiselle Mangin, quand vous avez appris que le Service de Santé occupait le collège de garçons, quelle a été votre réaction ?

Mlle M. - Eh bien à ce moment-là, début août, j'étais en vacances à Charleville et je suis immédiatement rentrée à Toul pour mettre, également, à la disposition de la Croix-Rouge, les locaux du collège de jeunes filles, et j'ai pris des dispositions pour que mon établissement puisse, au plus vite, accueillir des blessés

C.A. - Mais votre établissement n'était ouvert qu'à des élèves externes. Vous n'aviez pas de dortoirs... ?

Mlle M. - Justement, j'ai veillé à ce que, rapidement, les salles de classe soient aménagées en dortoirs et j'ai fait monter des lits : le 29 août, tout était prêt

C.A. - Êtes-vous aujourd'hui en mesure de faire un premier bilan de votre action ?

Mlle M. - Oui, je peux dire que les premiers blessés sont arrivés le 12 septembre et, jusqu'au 22 mai, les 54 lits (nous sommes même allés jusqu'à 75) ont, presque toujours, été occupés. Nous avons accueilli 374 soldats et, parmi eux, beaucoup de grands blessés; mais, grâce à nos soins, nous n'avons enregistré qu'un seul décès : un pauvre garçon, enlevé, en trois jours, d'une péritonite. Il faut dire que nos soldats ont été l'objet de toute notre sollicitude et que nous n'avons jamais ménagé nos paroles de réconfort, à tel point que beaucoup nous ont exprimé leur reconnaissance et leurs regrets de nous quitter, en partant

C.A. - Nous avons entendu dire que vous les avez même beaucoup gâtés ?

Mlle M. - Oh! vous savez, on exagère toujours beaucoup les choses. Et puis

n'était-ce pas un peu naturel? D'ailleurs le directeur du Service de Santé n'y a rien vu de répréhensible, puisqu'il m'a même demandé de donner un peu de mon temps de vacances pour rendre visite aux blessés. Il avait pu constater combien ma présence leur était bénéfique

C.A. - Du côté du collège de garçons, vous pouvez nous donner quelques renseignements ?

Mlle M. - Oui, ce collège a été utilisé plus longtemps que le nôtre, comme hôpital, du 4 août 1914 jusqu'en 1916. 250 lits étaient installés. M. le docteur Chapuis, sénateur-maire de Toul, était le médecin-chef. En même temps, étaient organisés une pharmacie, un cabinet de dentiste, des salles pour les malades atteints de maladies nerveuses, des salles de bain et des douches, une lingerie, une salle de lecture et de jeux. Le nombre des malades et des blessés soignés s'élevait à 4153, le 30 juin 1915

C.A. - Dans ces conditions, comment s'est effectuée la rentrée des classes en octobre ?

Mlle M. - Vous pensez! Il n'en était pas question, et cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord, la population de Toul avait été évacuée, tout au début de la guerre, et la population civile était réduite à quelques centaines d'habitants, si bien que les élèves manquaient tout autant que les locaux. A la rentrée, il s'est présenté deux élèves au collège de garçons, dont le fils du principal, et au collège de jeunes filles, pas une. De plus nous manquions également, d'enseignantes qui avaient trouvé à se rendre utiles ailleurs, par exemple à Troyes, Morlaix, Montpellier

C.A. - Vos collègues masculins, bien sûr, étaient mobilisés ?

Mlle M. - Effectivement, pour un certain nombre d'entre eux; mais ceux qui étaient restés, remplissaient des fonctions diverses : l'un d'eux, par exemple M. Defoug, professeur de mathématiques, a été employé des Postes; il faisait le service entre Toul et Is-sur-Tille, aller et retour, la nuit, entre six heures du soir et cinq heures du matin. Un autre M. Echter, a été attaché au commissariat spécial de la gare et a su adoucir la rigueur des règlements par une interprétation intelligente et bienveillante

C.A. - Finalement, la rentrée a quand même eu lieu ?

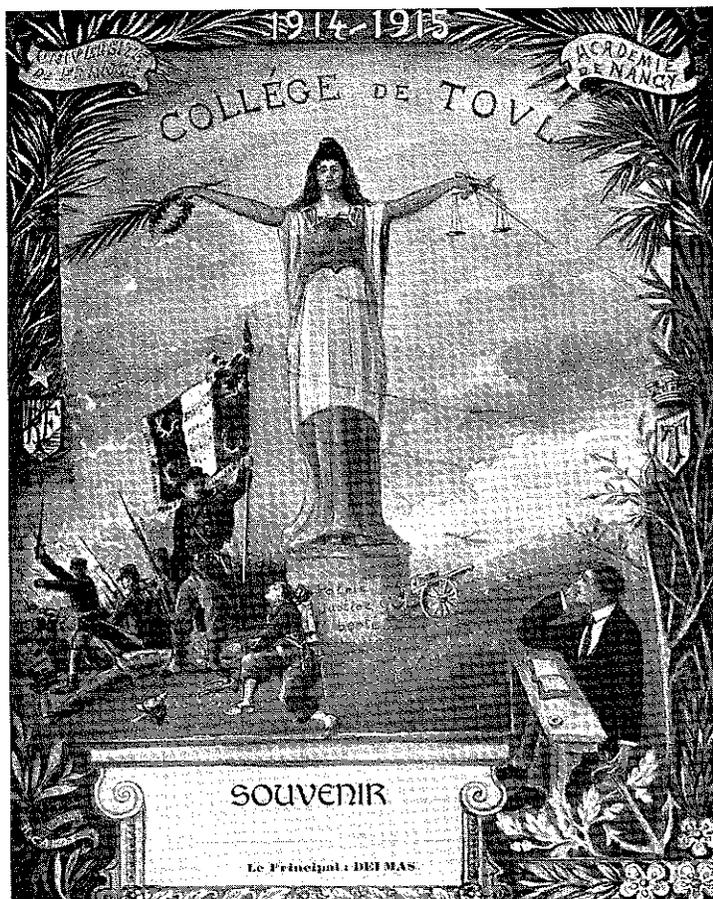
Mlle M. - Oui, mais avec quelques mois de retard. Les familles, en effet, rentraient peu à peu, à Toul, et demandaient la réouverture des classes, si bien que celle-ci a été décidée pour le 4 janvier. Mais nous n'avons pu avoir qu'un seul local, une maison, gracieusement offerte, rue de Creil, par Madame Liouville. Comme il ne s'est présenté que deux jeunes filles, nous avons été obligés de les admettre avec les garçons. D'ailleurs, les professeurs-hommes se trouvant réduits à un petit nombre, ce sont des maîtresses qui ont fait aussi la classe aux garçons.

C.A. - Et vous avez pu, dans ces conditions, assurer tous les cours ?

Mlle M. - Oui, pour les classes élémentaires, et de la sixième à la troisième. Les élèves qui préparaient le baccalauréat, avaient rejoint d'autres établissements dès le mois d'octobre

C.A. - Et la mixité ne posait aucun problème ?

Mlle M. - Au début non, mais les jeunes filles sont venues de plus en plus nombreuses : elles étaient 34 à la veille de Pâques, et les garçons 73 (et on ne devait



Dessin de Henri Calot, offert aux lauréats de la distribution des prix, en 1915.

pas dépasser 78) A vrai dire, les classes mixtes n'avaient pas du tout les inconvénients qu'on pouvait craindre, mais elles ne plaisaient guère aux familles et la municipalité s'est préoccupée de trouver un second local qui a permis la séparation. A la rentrée de Pâques donc, le collège de garçons est resté rue de Creil, mais, celui de jeunes filles, a émigré rue Saint-Waast dans un hôtel particulier au fond d'un jardin, avec les petits garçons de la classe enfantine. Le 12 juin, d'ailleurs, l'hôpital ayant été fermé le 22 mai, nous avons rejoint nos locaux et nous y avons terminé l'année scolaire. Mais le personnel enseignant est resté mixte.

C.A. - Le collège de garçons n'a donc pas eu la même chance que vous et n'a pu regagner ses locaux que plus tard ?

Mlle M. - Effectivement les garçons de la sixième à la première ont fait la rentrée

d'octobre 1915, dans la maison de la rue Saint-Waast; ceux des classes élémentaires sont venus chez nous. Les garçons n'ont pu réintégrer leurs locaux qu'à la rentrée d'octobre 1916, non sans inconvénients. cependant : les odeurs d'hôpital, dont les murs étaient imprégnés, et la chasse aux punaises, même discrète, pendant les cours, ne facilitaient pas l'étude; et cela, d'autant plus que les passages d'avions annoncés par les sirènes et les cloches de la ville auxquelles faisait écho la clochette du collège actionnée par le concierge forçaient régulièrement élèves et professeurs à prendre le chemin des caves parfois pour de longs moments. A cela s'est ajoutée la pénurie des professeurs : même si quelques-uns âgés ou réformés, et quelques militaires stationnés à Toul et mis à disposition du collège par l'autorité militaire, sont venus en renfort, il est arrivé que certains cours n'aient pu avoir lieu.

C.A. - Aviez-vous des nouvelles des enseignants qui n'avaient pu rejoindre Toul ?

Mlle M. - De certains oui. M. Jeannelle était parti en juillet, pour l'Alsace, où il passait les vacances dans sa famille : il y a été surpris par la guerre et il n'a pas pu rentrer en France. Jusqu'au 18 décembre, il a été soumis à une étroite surveillance, mais on le laissait à peu près tranquille. Ce n'est qu'ensuite que les choses se sont gâtées puisqu'il a été arrêté et emmené comme 'prisonnier de guerre'. Il a pu, cependant, nous envoyer quelques cartes postales. Je peux aussi vous parler de Mlle Cazin, maîtresse de la classe enfantine. En juillet 1914, elle se trouvait à Serrouville dans l'arrondissement de Briey, à l'extrême frontière. Elle s'est donc retrouvée en pays occupé et y est restée jusqu'au 3 mai. Mais elle s'est, ensuite, sauvée par le Luxembourg, l'Allemagne et la Suisse pour venir reprendre du service, le 23 mai, dans notre collège à Toul. Elle nous a confié, de retour parmi nous, son plus mauvais souvenir : la journée du 22 août, au cours de laquelle elle a été contrainte, par les Allemands, avec les autres femmes et les enfants du village, d'aller à la bataille, en avant des troupes, exposée aux coups de nos Français, qui, heureusement n'ont pas tiré. Le supplice nous a-t-elle dit, a duré toute la journée en plein soleil, sans manger ni boire, nu-tête, vêtements du matin et chaussures légères. De Mlle Demonceaux en revanche nous n'avons eu aucune nouvelle : elle se trouvait à Wadelincourt, dans les Ardennes, quand le pays a été envahi. Quant à nos collègues masculins mobilisés, nous avons eu la chance de ne compter que trois blessés jusqu'à la fin de l'année mais, malheureusement, M. Boyé reparti pour le front après avoir été soigné de sa blessure, a été tué à Flirey le 24 juin. Il débutait dans l'enseignement et il avait déjà l'estime et la sympathie de tous.

Texte établi par Véronique CABRER et le Club Archives d'après le rapport du Recteur ADAM 1915 et le témoignage d'anciens élèves publiés dans le *Bulletin des Anciens Elèves du collège*